

## ENTREVISTA: BERNARD CARON <sup>1</sup>

*Margarida Maria Taddoni Petter\**

**P**or ocasião de sua vinda a São Paulo, como professor visitante no Programa de Pós-Graduação em Lingüística da USP, o Prof. Dr. Bernard Caron, lingüista africanista, diretor do LLACAN, centro de pesquisas do CNRS-Paris, concedeu-nos uma entrevista, em que aborda temas relevantes para a compreensão do africanismo – conjunto de estudos referentes à África – na França. O relato de sua experiência como diretor de um grande centro africanista, como pesquisador de campo na África, preocupado com a descrição de línguas, e o seu conhecimento especializado da teoria de Antoine Culioli esclarecem o significado e a importância da descrição e da teoria, em lingüística.

Margarida: Pouvez-vous nous présenter le centre de recherches du LLACAN?

B. Caron: LLACAN c'est un acronyme qui veut dire "Langage, Langues et Cultures d'Afrique Noire". C'est une unité mixte de recherches du CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique), de l'Université Paris VII et de l'INALCO (Institut de Langues et Civilisations Orientales). Il est financé par trois institutions: le CNRS, qui est un centre où on fait uniquement de la recherche en France; une université, Paris VII qui est un centre de recherches linguistiques assez connu et l'INALCO, qui est un endroit où on enseigne des

---

<sup>1</sup> Agradeço duas valiosas colaborações: da professora Véronique Dahlet, pela revisão do texto, e do estudante Bruno Oloudowa, pela transcrição da entrevista.

\* Universidade de São Paulo – USP.

langues d'Amérique, d'Asie et d'Afrique, une soixantaine de langues différentes. Cela marque bien notre double appartenance, c'est-à-dire, avec un pied dans la linguistique et un pied dans la description des langues. Ce qui est important également dans l'intitulé du LLACAN c'est "Langage, Langues et Cultures", c'est-à-dire que nous nous intéressons au langage en tant que faculté symbolique qui caractérise l'espèce humaine, par conséquent au caractère universel du langage, qu'on retrouve d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre, mais le langage est étudié à travers les langues, la diversité des langues naturelles et des cultures également; c'est-à-dire que ce qui caractérise tous les membres du LLACAN, c'est que ce sont des chercheurs qui travaillent sur des matériaux de première main, c'est-à-dire qu'ils travaillent sur des langues et des cultures qu'ils connaissent personnellement, sur lesquelles ils ont travaillé généralement de nombreuses années et sur des documents qu'ils recueillent eux-mêmes, de première main, sur le terrain. D'autre part, la langue n'est jamais étudiée indépendamment de sa culture, ce qui fait que nous avons chez nous des gens qui sont spécialistes en linguistique générale, avec un certain nombre de spécialistes de la théorie d'Antoine Culioli; également des gens qui sont spécialisés en linguistique descriptive, c'est-à-dire qu'ils mènent des enquêtes sur le terrain, s'attachent à la description de langues non encore décrites, des langues à tradition orale qui n'ont pas de tradition grammaticale et des gens qui travaillent, également, en linguistique comparative, la généalogie des langues, la génétique des langues. Et également des gens qui étudient l'ethnolinguistique, c'est-à-dire, la vision que les gens ont du monde telle qu'on peut étudier dans leur langue et des gens qui font également de la littérature, que ce soit la littérature orale ou que ce soit la littérature écrite, qui existe pour certaines langues africaines ayant accédé à l'écrit depuis un certain temps.

Mais il existe un autre aspect qu'on a tendance à oublier, qui concerne l'application de la linguistique au développement, c'est-à-dire, à la façon dont les langues africaines passent à la modernité, à

la manière dont les gens y accèdent alors que ce sont des langues en général sans tradition grammaticale, sans tradition écrite ancienne. Quelques langues, telles que le haoussa, telles que le peul, etc, ont une tradition écrite qui date de la colonisation essentiellement, mais elles ont peu de tradition écrite ancienne. Donc comment ces langues passent à la modernité? La modernité, c'est quoi? C'est l'imprimerie, c'est l'enseignement moderne; mais c'est également l'accès à l'Internet. Comment les langues africaines sont écrites sur l'Internet? Une langue comme le sango possède un site Internet. De même, le haoussa possède plusieurs sites Internet comprenant un forum de discussion en haoussa. La Deutschwelle publie tous les jours, en haoussa, les textes de ses émissions. Les articles, les reportages qui sont diffusés sur la radio allemande sont publiés certainement sur Internet en même temps qu'ils sont diffusés. Donc, comment ces langues ont accès à cela? D'autre part, comment est-ce que les langues traitent les données modernes que sont la physique, la chimie, les mathématiques, les guerres, bref, comment absorbent-elles tout le vocabulaire technique dont on a besoin pour décrire et exprimer la réalité moderne? Comment se crée la néologie? Est-ce que c'est une néologie dirigée ou est-ce une néologie spontanée? Ce sont des phénomènes qui sont étudiés par des gens tels que Marcel Diki-Kidiri, Hamadou Alliou, Henri Tourneux.

Voilà, donc, toute l'étendue des travaux qui sont faits au LLACAN. Nous sommes trente et un enseignants-chercheurs. Si on compte les étudiants inscrits en thèse, on dépasse les cinquante; cinquante membres travaillant sur des langues d'Afrique noire. Cela fait du LLACAN le plus grand centre d'études de linguistique africaine du monde.

Margarida: Vous pouvez nous situer mieux le LLACAN par rapport à la linguistique africaine dans le monde?

B. Caron: Je crois que c'est un des derniers points de résistance de la linguistique africaine dans le monde. Je crois qu'il

y a eu un gros reflux des études africanistes en linguistique, en Angleterre, en particulier. En Allemagne, les études africanistes se maintiennent de façon satisfaisante, mais je crois que c'est vraiment une situation particulière : le système allemand est différent, car la recherche est beaucoup plus enracinée dans les universités. Le CNRS, en France, prend en charge ce qui est peu représenté à l'université, du fait que l'université a pour première fonction, je dirais, de former les enseignants. De sorte que les matières non enseignées dans le secondaire sont délaissées par les universités, et para conséquent par la recherche universitaire; d'où le fait que l'africanisme est pris en charge par le CNRS, puisque l'étude des langues, de la littérature et des cultures africaines ne sont pas enseignées dans le secondaire. Ce n'est pas le cas où les études africanistes sont vraiment enracinées dans les universités. Il y a donc beaucoup de centres composés d'africanistes très importants. Je crois qu'il y en a cinq à peu près.

Les États-Unis possèdent quelques centres : UCLA, Indiana, Boulder, et quelques autres. En revanche, en Afrique, il y a des centres importants en Afrique du Sud mais le LLACAN est peu représenté, du fait que les bantouisants ne se sont pas intégrés au LLACAN. Au moment où le LLACAN a été fondé, pour fédérer un peu toutes les forces de la linguistique africaine en France, les bantouisants ont refusé de se joindre à notre équipe et ont préféré rester divisés – une partie à Lyon, une partie au LACITO, à Paris. Ce qui fait que les études bantoues ne sont pas représentées au LLACAN. Je dirais que ces études sont en fort déclin en France.

En Belgique, la situation est identique. Je crois que les chercheurs bantouisants sont proches de la retraite ou déjà tous partis à la retraite. Au Japon, il y a deux chercheurs, je crois, qui font des études africanistes. En Russie, il y a eu un renouveau depuis l'ouverture du pays. Des chercheurs russes qui vont faire des enquêtes sur le terrain, il y a Valentin Vidrine, et il y a d'autres personnes qui vont sur le terrain. On a récupéré un très grand

chercheur chez nous, qui est Constantin Posniakov. En Angleterre, il y a très très peu d'africanistes maintenant. Il y a le grand spécialiste du haoussa, Phil Jaggar, mais il n'est pas allé au Nigéria ou en Afrique depuis des dizaines d'années. Il y a Kay Williamson qui est au Nigéria, effectivement...

Les universités africaines souffrent du déclin de la classe moyenne en Afrique, ce qui fait que nos collègues, qu'ils soient chercheurs ou enseignants à l'université, ont un niveau de revenu tel qu'ils ne peuvent pas se consacrer à plein temps à leur enseignement ou à leur recherche; qu'ils n'ont pas les moyens d'avoir accès aux ouvrages ni aux publications internationales. Ils sont, donc, extrêmement dépendants de la main de la France, des États-Unis pour des invitations, pour faire des cours à gauche et à droite et obtenir quelques bourses qui vont leur permettre de passer des années sabbatiques pour se remettre un peu à fond. Et je dirais que souvent, ce sont des occasions pour des chercheurs étrangers qui n'ont pas accès aux terrains africains – qui deviennent de plus en plus difficiles avec les guerres civiles, etc. – d'avoir accès à des informateurs qui leur permettent de continuer leur propre recherche. C'est assez dommage en fait puisque l'échange est à sens unique. Les pays africains, en ce moment, perdent le profil de la recherche qui peut être faite sur les langues africaines. Les bons chercheurs africanistes non africains sont à l'étranger.

Margarida: Nous avons reçu dans notre département, l'année dernière, un grand chercheur africaniste de Côte-d'Ivoire, le professeur Jérémie Kouadio N'Guessan, qui a assuré un cours sur la syntaxe des langues ivoiriennes. Il nous a dit qu'il s'intéressait aussi au français local.

B. Caron: Cela s'explique du fait que c'est l'Agence de la Francophonie qui investit les plus grosses sommes d'argent dans la recherche en Afrique, pour des raisons purement politiques et diplomatiques. Parallèlement, la France s'est retirée en grande partie

de la recherche sur l'africanisme. Avant, la recherche dans ce domaine-là était effectuée par des gens qui étaient sur place – les coopérants – payés par le gouvernement français pour se substituer à la recherche africaine et faire la recherche sur place, dans les institutions africaines. A partir de la fin des années 70, début des années 80, la France a arrêté ce système, de substitution, a arrêté de financer les gens qui faisaient le travail à la place des africains, et a mis l'accent sur la formations des africains eux-mêmes pour qu'ils puissent ensuite retourner dans leur pays pour faire ce type de travail. Donc on a retiré les coopérants, pour des raisons économiques dont je parlais tout à l'heure. C'est-à-dire que les pays africains eux-mêmes n'ont pas les moyens d'entretenir une classe moyenne qui puisse faire de la recherche ou de l'enseignement à bon niveau. Résultat: il n'y a plus de coopérants français pour les pays francophones qui puisse mener cette recherche sur place. Les pays africains eux-mêmes n'ont pas pris la relève.

Margarida: Et pourtant, il y a de bonnes études publiées sur les langues africaines; dans les congrès spécialisés sont présentés de bons travaux sur la phonologie, la morphologie et la syntaxe des langues africaines. Comment évaluez-vous la recherche actuelle en linguistique africaine?

B. Caron: Selon moi, il y a deux types de recherche: il y a la recherche sur des langues non encore décrites, qui cherche à établir des faits, des descriptions qui puissent être conservées et être utilisées à l'avenir par les autres chercheurs qui prendront la relève, dans cinq ans, dix ans, quinze ans, vingt ans. Certains travaux, qui ont été faits par d'excellents linguistes descriptivistes il y a cinquante ans, servent aujourd'hui encore d'ouvrage de référence. Les meilleurs travaux de l'école anglaise en Afrique de l'Ouest sont restés des références et continuent à être utilisés. Et puis il y a les travaux que mènent aujourd'hui certains linguistes dans certaines écoles théoriques. Quels sont ces travaux? Ils sont faits par des gens qui ont besoin d'une thèse. Or, pour faire une thèse, il faut s'inscrire

avec un directeur de recherches qui va chercher à ce que la théorie sur laquelle il travaille soit confortée par les travaux de ses étudiants. Aussi les étudiants vont-ils être envoyés sur le terrain pour prouver que la théorie du patron est correcte. Cela explique que les théories ont une durée de vie très brève et qu'en trois ans, quatre ans, cinq ans, une description faite dans un cadre théorique précis est passée de mode, n'est plus lisible, n'a plus aucun intérêt.

Un de nos collègues, Paul Newman, qui maintenant est en voie de prendre sa retraite et qui est une des sommités dans les études du haoussa, a fait ses débuts sur une langue, le tera, qu'il a décrit dans le cadre générativiste chomskyen. Cinq ans après, il ne comprenait plus ce qu'il avait écrit. Le jour où il s'est rendu compte de cela, il a décidé que plus jamais il ne ferait des travaux de description qui soient directement inféodés à une théorie aussi pointue et de durée de vie aussi brève. Que voulait-il? Que ses travaux puissent être lus longtemps après. Les travaux donc peuvent être brillants, reconnus au niveau international, mais quel intérêt présentent-ils pour les pays africains et pour les chercheurs internationaux? Je crois que ce sont des travaux extrêmement égoïstes, qui possèdent un très bon niveau théorique, mais il ne faut pas se laisser prendre par le miroir de la théorie, de la dernière théorie mise au point et qui peut être très séduisante.

Je crois qu'il faut se donner comme objectif une fonction sociale de notre travail; dans les sociétés qui sont fragiles, qui sont en évolution permanente; il s'agit de voir comment notre travail de linguiste sur des langues africaines – des langues souvent minoritaires, souvent en danger – peut être utilisé, peut avoir une utilité sociale en Afrique aujourd'hui. Je crois que c'est cela qu'il faut viser. Je crois qu'on peut juger de la qualité des travaux non seulement par sa teneur scientifique, mais également du point de vue de l'importance qu'il représente pour la société africaine d'aujourd'hui. Je dis bien d'aujourd'hui. Je ne dis pas qu'il faille ne faire que des travaux de sauvegarde de langue qui sont en

train de disparaître. Notre travail ne doit pas être uniquement un musée de langues africaines. Il faut voir également comment les langues s'adaptent à la modernité, comme je le disais tout à l'heure. Que deviennent les langues africaines dans les mégapoles africaines qui sont en train de se constituer? Que deviennent les langues suite aux brassages de populations, qui sont dus à l'exode et plus encore aux grands conflits entraînant des déplacements de population massives? Que deviennent ces langues? Que deviennent les langues dans les grandes cités? Quelles sont les langues de l'avenir? Qu'est-ce qui est en train d'émerger? Quels sont les phénomènes linguistiques qui sont en train d'avoir lieu aujourd'hui? Voilà, je crois un champ d'études nouveau qu'on commence à se proposer et qu'il faut développer. Non seulement en Afrique, mais également en Amérique et en Europe, car si les langues africaines ont eu une descendance en Amérique, que ce soit en Amérique du Sud ou en Amérique du Nord, les langues africaines sont en train de faire des petits en Europe également. Il faut voir ce qu'elles deviennent.

Margarida: Cela signifie que la tâche du linguiste africaniste est plutôt sociale, aujourd'hui?

B. Caron: Elle est tout à fait sociale. Cela dit, on ne peut pas oublier les exigences théoriques. Je parlais tout à l'heure de ce qu'est le langage humain en tant qu'activité symbolique spécifique à l'espèce humaine. C'est un aspect qu'il ne faut pas oublier non plus, pas plus qu'il ne faut oublier l'aspect social qui est très important. Il faut maintenir l'équilibre. Voilà l'objectif que je donne à une institution telle que celle du LLACAN. Je ne dis pas que chaque linguiste doit le faire, mais une institution telle que le LLACAN, tel qu'un gros institut de recherches ne doit pas oublier cet aspect.

Margarida: Vous diriez donc, aujourd'hui encore, que l'objectif de la linguistique africaine est la description des langues du continent africain?

B. Caron: Oui, la description encore et toujours; qu'il s'agisse de la description des langues minoritaires ou de langues en voie d'extinction; de la description des langues véhiculaires qui sont en train de se constituer ça et là; qu'il s'agisse de la description du code switching; ou de la description des langues mixtes, qui ont renouvelé notre vision sur la généalogie des langues, sur l'évolution des langues, sur l'histoire passée des langues. En observant le fonctionnement des langues et leur évolution actuelle – et ça change très vite – on apprend beaucoup de choses. La description entraînera des retombées théoriques qu'on ne peut pas imaginer maintenant, mais qui, j'en suis sûr, seront prouvées, seront averées d'ici dix ans, vingt ans. La notion du tendu-relâché, plus ou moins ATR, est bien née dans les langues africaines. Le modèle chomskyen purement syntaxique a été remis en question par toutes les descriptions de langues qui ont été faites par Dickson en Australie et par d'autres linguistes. La description des langues a mis à jour des faits dans de nombreux domaines: faits sociolinguistiques, faits de contact de langues, faits purement phonologiques, morphologiques, syntaxiques, sémantiques, etc. Ces résultats font évoluer la théorie du langage.

Margarida: Et l'ethnolinguistique en France?

B. Caron: Je dirais qu'effectivement l'ethnolinguistique est quelque chose qui a marqué la période de la naissance de l'africanisme français. Un ethnolinguiste français remarquable, Haudricourt, a créé une école dont il a été le mentor: l'école du LACITO (Langues et Civilisations à Tradition Orale). Cette école a permis de mettre en place des études des langues africaines, des langues orientales, etc., à une époque où à la suite de la colonisation, les français et les autres colonisateurs ont découvert la variété et la multiplicité des langues, la multiplicité des cultures, à l'époque où les États se sont créés. Ils ont eu besoin de connaître les langues qui étaient parlées chez eux et les français ont continué à donner leur assistance pour l'étude de ces langues et l'étude des cultures.

Et cela correspond précisément, je dirais, à une période politique qui était la période du post-colonialisme ou d'une certaine manière du néo-colonialisme, où domine la conception de la linguistique où on associe une langue, une société, une culture et un territoire, association sur laquelle se fonde l'ethnolinguistique. Or, ce modèle aujourd'hui est très nettement remis en question, car on se rend compte que le multilinguisme est la règle et non l'exception en Afrique. Les contacts de langues, les contacts de populations, les changements linguistiques, les changements de langues, mais aussi les peuples qui ont absorbé d'autres peuples, les peuples qui à la suite de déplacements ont changé d'identité sont beaucoup plus fréquents qu'on ne peut l'imaginer. Or, cette réalité historique est gênante en ce sens qu'elle va à l'encontre d'une tendance, générale en ce moment en Afrique, qui est une tendance au repli des nations africaines sur une identité ethnique. En fait, on voit les ravages que fait l'ivoirité, le concept d'ivoirité, en ce moment en Côte-d'Ivoire; on voit le ravage des problèmes ethniques au Burundi, au Rwanda etc. Ce sont des problèmes généraux qui sont d'une certaine manière l'héritage de cette démarche qu'ont eu les scientifiques à une certaine époque. Or, cette démarche est fondée sur une hypothèse qui, d'après moi, est battue en brèche par la réalité historique, par la réalité sociale. Je crois que cette linguistique est dépassée, qu'il faut la remplacer par un nouveau modèle pour l'africanisme, un modèle qui prenne son indépendance par rapport à ces mouvements ethnologisants, repliés sur le concept d'ethnie, repliés sur un africanisme très largement dépassé et que je qualifierais même de dangereux dans le contexte actuel. On doit donc repenser ce qu'est l'africanisme et ce que doit être l'africanisme à l'avenir.

Margarida: Parlons un peu de votre recherche personnelle, comment êtes-vous devenu un chercheur en linguistique africaine?

B. Caron: Je suis arrivé à la linguistique africaine après un détour. J'ai toujours été très curieux, j'ai toujours cherché à comprendre, à lire, à découvrir, etc. Et, faute de mieux, je m'étais

mis à faire de l'anglais. Comme j'ai toujours aimé démontrer les mécanismes, comprendre le fonctionnement des choses, je cherchais à comprendre le mécanisme du fonctionnement de la grammaire anglaise. J'étais un scientifique égaré chez les littéraires. Et c'est ainsi que je me suis retrouvé linguiste en fait. En cherchant à comprendre la grammaire anglaise, une chose m'échappait: "l'aspect". Je faisais toujours de fautes d'aspect et j'essayais de comprendre pourquoi. C'est ainsi que j'ai commencé à l'étudier l'anglais. Après avoir terminé mes études et passer l'Agrégation qui devait me permettre d'enseigner l'anglais dans un collège en France, je ne suis pas allé travailler directement dans un collège, j'ai commencé à être chercheur, à faire une thèse. En effet, j'ai réussi l'Agrégation plus vite qu' prévu et comme je recevais un salaire à titre d'élève à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, je pouvais utiliser l'année qui me restait à faire de la recherche.

À la fin de cette année, j'étais allé voir Antoine Culioli dont la théorie m'avait impressionné et intrigué. Je pensais qu'elle pouvait m'aider à mieux comprendre le système du verbe anglais, et je lui ai proposé de faire ma thèse sur l'aspect. Aujourd'hui encore, je dis aux étudiants que quand il y a quelque chose qu'on ne comprend pas, c'est sur ce quelque chose qu'il faut s'accrocher. Il a refusé mon sujet en me disant que ce n'était pas un sujet ("l'aspect, point") qu'on ne pouvait pas argumenter sur quelque chose de semblable. Il m'a dit: "Allez vous aérer, vous cultiver en linguistique, il y a des séminaires à gauche et à droite; allez voir un tel, un tel". J'avais du temps libre, j'étais étudiant salarié à temps plein. Je me suis inscrit à un ou deux séminaires de recherches. Je me suis dit: "j'ai fait de l'anglais, je connais le français, je ne vais pas m'arrêter là, il faut que j'apprenne d'autres langues pour faire de la linguistique de façon plus sérieuse". Je me suis inscrit en russe à l'INALCO. Il me restait des modules pour compléter le diplôme et je me suis alors inscrit en haoussa, parce que les heures du cours ne coïncidait pas avec celles de russe. Au bout de quinze jours, j'ai abandonné les

cours de russe et j'ai été enthousiasmé, passionné par les cours du professeur de haoussa, Claude Gouffé, un très grand haoussaïste qui enseignait depuis la création de la chaire de haoussa à l'INALCO. C. Gouffé avait fait un séjour de trois ans au Niger, où il avait appris plusieurs langues africaines, dont le haoussa, le peul, etc. Au bout de trois ou quatre mois je suis retourné voir A.Culioli. Je lui ai dit: "Je veux faire ma thèse sur l'aspect en haoussa". Il a dit: "Excellente idée! Parfait" Et me voilà inscrit pour une thèse sur l'aspect en haoussa. J'étais linguiste généraliste, à cette époque-là, intéressé par une catégorie grammaticale, l'aspect, que je cherchais à explorer dans une langue particulière qui était le haoussa, en la comparant, éventuellement, au français, au russe, à l'anglais, etc. Et pour faire cela je me suis dit: "Il faut que j'aille sur le terrain pour faire des enquêtes". Je ne pensais pas pouvoir travailler le haoussa en restant à Paris. Je voulais m'immerger dans la langue haoussa et travailler bien. Donc j'ai cherché à travailler au Niger ou au Nigéria. Je n'ai pas pu parce qu'il n'y avait pas de poste disponible à cette époque-là. On m'a proposé un poste en Côte-d'Ivoire où j'ai appris qu'il y avait une grosse communauté immigrée à Abidjan.

Je me suis retrouvé enseignant l'anglais à l'École Normale Supérieure d'Abidjan et faisant mes enquêtes au petit marché de Cocody. Je me suis fait de nombreux amis dans cette communauté et après trois années d'enseignement, je me suis un peu lassé, j'étais déçu. Je ne supportais plus la vie de coopérant français à Abidjan, où il y avait à l'époque 50.000 résidents français. Cela représentait une énorme colonie de français pourvue de ses magasins, de ses loisirs et de ses cercles. J'étais profondément malheureux d'être ressenti par les africains avant tout comme un membre de cette communauté-là. Je n'arrivais pas à entrer vraiment en contact avec les Africains. Au bout de trois ans, je suis rentré en France, mais tous les ans je retournais voir mes amis Haoussas et je vivais alors dans la communauté haoussa. Je prenais mes repas avec eux, je ne sortais pas de la communauté. Je travaillais avec eux, je faisais mes enquêtes avec eux. C'est ainsi que j'ai rédigé ma thèse sur le

haoussa de l'Ader. En effet, j'avais changé de sujet de thèse car tous les Haoussas des quartiers de Blokosso et de Cocody venaient d'une petite vallée du Niger où on parlait ce dialecte, qui n'avait jamais été décrit.

Je dirais que je suis devenu africaniste à ce moment-là. C'est-à-dire que ma vision et mon objectif ont changé à ce moment-là. Il ne s'agissait plus d'appliquer la théorie culiolienne à l'étude d'une langue, mais de rendre compte du fonctionnement d'une langue de façon la plus fidèle possible. Cela a débouché sur la publication d'une grammaire, d'un lexique et de textes.

Margarida: Toute l'analyse a été faite selon la théorie de Culioli?

B. Caron: Bien sûr. Mais j'ai fait attention à ce que ce soit lisible par tout le monde. J'avais demandé à Paul Newman, à qui j'avais envoyé mon travail, si la théorie n'avait pas trop gêné. Il m'a répondu: "Quelle théorie? Je n'ai pas vu de théorie". Il a vu la description. Donc j'ai estimé que mon objectif était atteint. Ce travail a été utilisé ensuite car c'était en fait la première grammaire moderne du haoussa. D'autres grammaires fondamentales, bien plus documentées, bien plus approfondies que la mienne sont parues par la suite. La chose la plus amusante est que la première grammaire du haoussa concernait un dialecte du haoussa tout à fait marginal, le dialecte de l'Ader, très marginal géographiquement, mais qui en fait était un dialecte extrêmement conservateur. Il a néanmoins une grande importance pour comprendre l'histoire du haoussa.

Je continuais à fréquenter le séminaire de Culioli, à travailler avec les linguistes culioliens et l'équipe de chercheurs réunis autour de lui et qui travaillaient sur diverses langues. Je citerai Denis Paillard, qui travaillait sur le russe et Jean-Jacques Frankel et Sarah de Vogüé, qui travaillaient sur le français. Ensemble nous avons constitué un petit groupe qui a donc travaillé pendant une dizaine d'années; puis se sont joint à nous Dominique Coubet, qui travaillait sur l'arabe maghrébin, Bachir Attouman, qui travaillait sur le haoussa également, Robert Iljic, qui travaillait sur le chinois. Notre

groupe de chercheurs, assez conséquent, a je crois bien fait évoluer la théorie culiolienne, à partir d'études détaillées, minutieuses, fouillées, de langues particulières. À un certain moment j'ai senti le besoin de devenir encore plus africaniste, de retourner en Afrique, de prendre contact avec le haoussa qui était parlé au Nigéria, le haoussa standard, parce que mes données me semblaient quand même assez marginales. J'avais besoin d'élargir mon champ d'étude au reste du haoussa: haoussa standard, haoussa de la presse, haoussa de la radio, etc.

Margarida: Le haoussa est une langue qui a beaucoup de locuteurs...

B. Caron: Le haoussa est parlé par plus de 50.000.000 locuteurs. C'est une langue qui possède une presse, une radio, qui possède des vidéos. Un grand véhiculaire dans l'ensemble de l'Afrique de l'Ouest. J'ai retrouvé des communautés de haoussa au Ghana, au Togo, au Bénin, et cela est étonnant. Je me promène dans les rues, j'entends des gens qui parlent haoussa, je trouve tout à fait normal de me mettre à parler haoussa avec eux. Ça n'étonne jamais un Haoussa qu'on parle leur langue. Si un Africain ne parle pas leur langue, ils considèrent que ce n'est pas un être humain, c'est très clair. Ils sont d'un impérialisme... Ils méprisent totalement les Africains qui ne parlent pas leur langue, et ils trouvent tout à fait normal que les autres la parlent et l'apprennent. Je suis retourné au Nigéria, à Ibadan, au pays yorouba. Mais c'était une occasion pour trouver un travail qui était assez intéressant, puisque j'ai créé et dirigé un centre de recherches en sciences humaines financé par la France, au Nigéria, le CRELU, qui ensuite s'est appelé l'IFRA (Institut Français de Recherche en Afrique).

Margarida: Mais pourquoi les Français ont créé un centre de recherches dans un pays anglophone?

B. Caron: Parce qu'ils étaient implantés au Kenya, c'était le centre pour l'Afrique de l'Est anglophone au Kenya. Ensuite, Alain

Ricard, qui était directeur de ce centre pendant quelques années, est arrivé à convaincre la France que le Nigéria était un énorme pays anglophone et que la France ne pouvait pas l'ignorer, qu'il fallait absolument y créer un centre de recherches pour les échanges de chercheurs en sciences humaines entre les deux pays, pour aider les Nigériens à venir en France et aider les Français à aller au Nigéria. Il a été suffisamment convaincant pour que l'ambassade de France soutienne le projet d'une antenne du CREDU, c'est ainsi que s'appelait le centre à l'époque. Ibadan a été choisie pour des raisons pratiques. C'est la première université du Nigéria et une vie intellectuelle de qualité. Encore aujourd'hui c'est la meilleure université, où travaillent de très bons chercheurs. En plus, Ibadan se trouve près de la capitale de l'époque, Lagos. A cette époque-là Abuja, la nouvelle capitale, avait déjà été créé, mais les ambassades et les centres n'étaient pas encore déplacés vers la nouvelle capitale. D'autre part nous étions implantés dans une université nigérienne, ce qui ôtait l'ambiguïté qui existait à Nairobi, où le centre était implanté dans l'ambassade de France. Les gens considéraient le centre comme une espèce d'antenne faisant de l'espionnage pour l'ambassade. Le centre de recherches implanté à Ibadan était un centre vraiment autonome et travaillait à l'intérieur de l'université nigérienne, en liaison avec les Nigériens. Je l'ai créé. Au bout de deux ans nous avons déjà un certain nombre de publications; nous avons organisé un congrès, qui avait eu du succès. Et moi, étant au Nigéria, j'ai commencé à travailler sur le haoussa; et j'ai élaboré un dictionnaire français-haoussa qui a été publié chez Karthala. J'avais commencé à travailler sur d'autres langues tchadiques minoritaires dominées par le haoussa.

J'avais demandé à mes collègues spécialisés dans les langues tchadiques aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, quelle était la langue tchadique qu'il fallait décrire en priorité au Nigéria. Ils étaient à peu près tous d'accord pour le zaar, que j'ai donc étudié. En 91, au bout de trois, quatre ans, je me suis rendu compte que cette langue était extrêmement complexe, et j'ai senti le besoin

d'étudier d'autres langues, voisines, de la même famille pour mieux comprendre le zaar. Mon objectif maintenant est de faire une monographie sur le zaar, en trois volumes: une grammaire, un dictionnaire, un recueil de textes. Il me faut deux ans de travail sérieux pour y arriver. Et puis un ouvrage de comparaison sur l'ensemble de la famille zaar, outre les autres langues voisines. C'est un ouvrage qui pourrait être réalisé en deux ou trois ans, je crois. Parallèlement, je vais publier une série d'articles; un premier est paru chez Afrika und Übersee d'une quarantaine de pages. Il est consacré à une description rapide d'une langue, le guus. Le deuxième article, qui décrit le zodi, est sous presse. J'en ai trois ou quatre qui sont en préparation. Le troisième va paraître dans un livre d'hommage à France Cloarec-Heiss, notre ancienne directrice qui vient de prendre sa retraite. L'équipe de rédaction d'Afrika und Übersee, m'a commandé la série de cinq articles; elle veut absolument se réserver l'exclusivité de tout ce que j'aurai à publier. Voilà mes projets à court terme. À long terme, il va falloir que je prenne une décision, une fois que j'aurai terminé la monographie sur le zaar. Est-ce que je continue à travailler au Nigéria, ou est-ce que j'ouvre un nouveau terrain? C'est à voir.

Margarida: Et la maison au village, au Nigéria?

B. Caron: La maison au village, c'est là-bas. Je me suis fait de vrais amis, de très grands amis, au sud de l'état de Bauchi, dans un village qui s'appelle Tudun Wada. C'est là qu'habite la personne que les linguistes africanistes français appellent l'informateur de référence, qui est plus un ami qu'autre chose, c'est Sunday Dariya. C'est Suunday Dariya la personne avec qui j'ai commencé à travailler. Comme j'étais à Ibadan, située au sud du Nigéria et que le zaar est parlé à 600 km de là, au nord du Nigéria, Sunday Dariya était venu habiter chez moi pendant un an. Ma journée de travail de directeur de l'IFRA allait de 7 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. Je rentrais chez moi, je faisais une petite sieste puis je commençais ma journée de travail de chercheur et d'enquêteur sur le zaar. Je

me suis rendu compte que Sunday avait une famille, mais qu'il ne disposait pas de maison au village. Je lui ai donc proposé de l'aider à construire une maison, dans laquelle je me suis réservé deux pièces. Quand je vais faire mes enquêtes là-bas, j'habite chez Sunday au village de Tudun Wada, "la colline du bonheur", où je suis merveilleusement accueilli par Sunday et sa famille. Je mange avec eux, je m'amuse avec eux.

Margarida: Qu'est-ce que vous mangez?

B. Caron: Je mange l'essentiel, qui est le tuwo, une pâte faite à partir de la farine de mil, une sorte de polenta. On prend une boulette avec la main et on la trempe dans une sauce qui est faite soit à partir de feuilles de baobab séchées et pilées, soit à partir de gombo. On la trempe dans la sauce et on la mange. Voilà la nourriture de base. En haoussa, tuwo a même racine que "manger". Donc la nourriture c'est le mangeable. Si on n'a pas mangé le tuwo on n'a rien mangé chez les haoussa. On mange très peu de viande. Moi, j'ai l'habitude d'en manger, donc je m'achète de la viande de chèvre de temps en temps pour qu'on me la prépare et tout le monde en profite, évidemment.

Margarida: Revenons à la recherche. Comment vous conciliez maintenant l'enseignement et la recherche?

B. Caron: Au départ j'étais enseignant-chercheur. Quand j'ai quitté le Nigéria, je suis rentré à Paris et j'ai pris la succession de Claude Gouffé à l'INALCO, comme professeur de haoussa. Comme j'étais enseignant-chercheur au LLACAN, je menais également ma recherche, c'est-à-dire que je faisais mes séjours de terrain, mes enquêtes de terrain pendant mes vacances, parce qu'on ne pouvait pas interrompre les cours. France Cloarec-Heiss, alors directrice du LLACAN à la suite d'Emilio Bonvini, a décidé de préparer sa retraite, et donc de passer la main à quelqu'un qui puisse prendre sa succession. J'ai manifesté mon intérêt, parce que – laissons de côté la fausse modestie – cette fonction m'attirait. Ayant été directeur de l'IFRA à

Ibadan, cette expérience m'a plu. J'aime bien construire des choses, les organiser. (J'avais organisé un colloque à Paris, le CIL-XVI – Congrès International des Linguistes – qui a compté 1.200 participants...)

Et j'aime bien le LLACAN, car il a un bon projet, solidement mis en place. J'ai beaucoup participé à la création du projet scientifique du LLACAN avec Stéphane Robert, car cela me plaisait de me charger d'une responsabilité administrative plus importante. En deux ans, j'étais directeur adjoint de France Cloarec-Heiss, puis directeur. J'ai alors obtenu un détachement au CNRS pour faire moins d'enseignement, le temps de prendre les nouvelles fonctions à la direction du LLACAN. Puis, ensuite, la direction du CNRS a estimé que je dirigerais de façon plus efficace si j'étais chercheur à plein temps, si je n'étais plus enseignant à l'université. Pour me permettre de diriger à plein temps le LLACAN, la direction a créé à mon intention un poste de "Linguistique Africaine", de sorte que, étant déchargé des cours, mon temps est maintenant partagé entre mes fonctions de directeur et mes fonctions de chercheur. Cependant, je n'arrive pas à concevoir de faire de la recherche sans former la relève. Je crois que, quand on est chercheur, on se doit de former les nouvelles générations de chercheurs, et de passer son savoir et ses compétences aux jeunes chercheurs, aux étudiants qui sont en thèse, et surtout se confronter aux étudiants. Car en formulant de façon pédagogique les résultats de sa recherche, on s'oblige à une conceptualisation, un effort d'élaboration et de clarté supérieure que quand on s'adresse uniquement à ses égaux. Je pense qu'il est très salutaire de faire ce genre d'effort. De plus, les étudiants ne nous pardonnent pas grand chose : quand une explication n'est pas claire, ils posent des questions et réagissent très vite. Cela est très important. Quelques fois, les collègues sont très polis dans les congrès. J'ai gardé deux séminaires: un séminaire de méthodologie de la recherche à l'INALCO et un séminaire de linguistique africaine à l'université de Paris VII, de sorte que je dirige des travaux et des recherches d'étudiants. Je dirai que je continue à être enseignant,

cette fonction me plaît. Les cours de langue m'avaient un peu lassé et je suis vraiment content de pouvoir enseigner la recherche et partager mes résultats, mes dernières recherches. Continuer à faire fonctionner le LLACAN et orienter son avenir, me placer dans la perspective de l'avenir de l'africanisme en France, voilà ce que je considère important. Et enfin, travailler au Nigéria avec les locuteurs des langues tchadiques et leur rendre leurs langues.

Margarida: Quelle est l'importance de la linguistique africaine pour les Africains?

B. Caron: C'est d'abord évacuer un certain nombre de mythes et d'erreurs sur ce que c'est qu'une langue, comme par exemple, la pseudo-hiérarchie que les gens imaginent entre les langues. On se rend en Afrique et tout de suite les gens disent: "Vous étudiez notre patois, ou notre dialecte, notre jargon". Si vous parlez à un européen de langues africaines: "Ah, ils ont des langues?" On entend encore très couramment ce genre de remarques. Ensuite, on sait que les locuteurs doivent avoir accès à une langue de grande communication pour leur avenir, pour leur vie professionnelle et pour leurs études, etc. Ils sont beaucoup mieux armés pour faire cela, une fois que leur langue maternelle est bien assise, une fois qu'ils ont été alphabétisés dans une langue qu'ils possèdent bien, pour laquelle ils ont de bonnes structures, cela est essentiel. D'autre part, le fait de mettre en place un enseignement de l'anglais et du français qui soit réellement au service de la culture et des peuples africains, est également important. D'autre part, c'est peut-être anedoctique, mais c'est quand même extrêmement important: les gens sont enthousiastes quand on arrive chez eux et qu'on commence à écrire leur langue. L'écrit est quelque chose d'extrêmement important pour tous les Africains – je crois que c'est vrai pour les gens du monde entier. Il y a un prestige de l'écrit du fait que leurs langues puissent être écrites; qu'ils puissent eux-mêmes écrire leurs langues. C'est extrêmement important. Et l'apprentissage est rapide et très satisfaisant. Quelqu'un qui a été alphabétisé un minimum dans

une autre langue – un ou deux ans de français ou d’anglais – apprend à écrire sa propre langue en deux ou trois heures! Cela signifie qu’il va être capable de recueillir des textes, d’écrire des textes. Les moyens d’impression aujourd’hui sont d’accès facile: une petite association, un petit groupe de personnes peut très bien décider d’éditer une petite feuille de diffusion. C’est-à-dire que les gens prennent en mains leur propre vie intellectuelle, leur propre vie politique, leur propre accès au monde moderne. Voilà encore un point extrêmement important.

Margarida: Comment envisagez-vous les possibilités d’échange entre le centre de linguistique africaine que vous dirigez et notre département de linguistique, qui est le seul au Brésil à offrir un cours de linguistique africaine dans les cours de Licence “graduação” et de Troisième cycle “pós-graduação”?

B. Caron: D’abord, je voudrais te remercier, toi, personnellement, et l’Université de São Paulo de m’avoir invité à faire ce cours. Je dois dire que j’ai été surpris et enchanté de voir que la langue française était pratiquée et comprise par beaucoup de gens ici à l’université, ce qui facilite énormément les échanges. Cela a été un grand plaisir. D’autre part le fait que des étudiants sont effectivement inscrits en thèse pour la description et l’étude d’un certain nombre de langues africaines, montre qu’il existe une demande et un intérêt au Brésil pour la description des langues africaines. Malgré les restrictions que j’ai émises tout à l’heure sur le côté daté de l’africanisme français ethnologisant qui a une perspective un peu muséale des études africaines, je crois qu’il y a une tradition forte avec un savoir-faire, avec des compétences que nous pouvons transmettre et que les brésiliens pourront, je l’espère, acquérir à travers moi et à travers d’autres chercheurs. Voilà, je crois, un canal d’échanges. De plus, c’est toujours un plaisir de communiquer avec des jeunes chercheurs et de bénéficier de leur curiosité, de leurs remarques, de leurs critiques et j’espère que leurs

observations me permettront d'avancer dans mon travail. Et puis il est nécessaire d'inscrire l'africanisme dans la démarche dont je parlais tout à l'heure, qui consiste en l'étude du langage humain à travers la diversité des langues naturelles, car il ne faudrait pas enfermer l'africanisme dans une définition purement africaniste africaine de la linguistique. Par rapport aux langues indigènes au Brésil, je crois qu'il y a un lien dans la démarche, dans l'approche qui est celle que je suis venu présenter ici. Cette démarche veut montrer le lien entre l'activité symbolique, le côté universel de l'activité symbolique humaine et la diversité des langues naturelles; elle se consacre à une étude précise à travers la culture, à travers les textes tels qu'ils sont, tels qu'ils peuvent être recueillis. C'est pourquoi cette démarche peut s'appliquer non seulement aux études africaines mais également aux langues indigènes du Brésil. Il me semble que les africanistes eux-mêmes pourraient bénéficier d'une certaine ouverture, grâce à une certaine confrontation de leurs pratiques et de leurs savoirs avec les pratiques et les savoirs des brésiliens dans le domaine de l'étude des langues indigènes. Ce genre d'échanges pourrait être fructueux entre les chercheurs français et les chercheurs brésiliens. Personnellement je suis vraiment très heureux de ce contact, de ces perspectives, de ce pays que je découvre et qui m'a vraiment enchanté. J'espère que notre travail ensemble se poursuivra.

Margarida: C'est à nous de vous remercier, en souhaitant que ce soit le début d'un échange fructueux entre le LLACAN et le Département de Linguistique de l'Université de São Paulo.